moins fait un pas immense. Hampel donna à ces sons le nom de *sons bouchés*. Dans la suite, il remplaça avec avantage le tampon par la main, procédé employé aujourd'hui. C'est Rodolphe qui vulgarisa le premier en France l'usage des sons bouchés.

**HAMPER** (William), archéologue anglais, né à Birmingham en 1776, mort en 1831. Il fut juge de paix des comtés de Warwick et de Worcester. Outre de nombreux articles publiés dans le *Gentleman's Magazine*, on a de lui : *Observations sur les colonnes de Hoastones* (1820), et *Vie, journal et correspondance de sir W. Dugdale* (1827, in-4°).

**HAMPSHIRE**, comté d'Angleterre. V. SOUTHAMPTON.

**HAMPSHIRE (NEW-)**, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, au N.-E., ch.-l. Concord. Il a pour limites l'Etat de Vermont à l'O., celui de Massachusets au S., celui du Maine et l'océan Atlantique à l'E., et la Nouvelle-Bretagne anglaise au N. Superficie, 24,000 kilom. carr.; 326,073 hab. Les villes les plus importantes sont : Portsmouth, Exeter, Rochester, Lancastre et Dower. L'Etat de New-Hampshire, désigné sous le nom de Suisse américaine, est traversé par la chaîne des montagnes Blanches, qui atteignent 3,000 mèt. de hauteur et passent pour le point culminant des Etats-Unis. Du reste, tout ce territoire est généralement montagneux, excepté à l'E., où des plaines s'étendent dans l'intérieur jusqu'à 40 et 50 kilom. de la mer. Le granit, le mica et l'ardoise entrent pour une large part dans la formation des montagnes du New-Hampshire. On trouve aussi dans ces montagnes des carrières de marbre vert et d'excellentes carrières de pierres à bâtir, du gneiss, du fer, du cuivre, du plomb, du zinc, de la plombagine, du soufre, du jaspe, de la tourmaline et des améthystes. Le Connecticut et le Merrimack sont les fleuves les plus considérables du New-Hampshire; viennent ensuite le Salmon, le Piscataqua, l'Androscoggin, le Saco, l'Amonoosue, l'Ashuelot, le Margalloway, le Contoocook, le Souhegan, le Nashua et le Pemigewasset. Citons parmi les lacs de la contrée le Winnipsicogee, le Squaw, l'Umbagog, ceux d'Ossipee et de Connecticut. Ce dernier donne naissance au fleuve de son nom. Le climat de cette contrée est rigoureux; les hivers sont longs et très-froids; la neige séjourne longtemps sur les montagnes et il n'est pas rare d'en voir encore au mois de juillet dans les gorges les plus élevées. Le printemps est humide et brumeux. Malgré tout, cette contrée est d'une remarquable salubrité. De belles forêts couvrent les parties basses des montagnes. Leurs principales essences sont les chênes, les pins blancs, les érables, les noyers, les peupliers et les ormes. On tire de ces forêts d'excellents bois de charpente. Le sol, généralement peu fertile, est presque partout bien cultivé et produit du froment, du seigle, du maïs, du houblon, des pommes de terre, du tabac et du sucre. L'élève du bétail comptait en 1864 : 50,000 chevaux; 300,000 têtes de gros bétail; 800,000 moutons; 223,500 porcs, et la valeur de la volaille était évaluée à 127,000 dollars, soit 635,000 francs. L'industrie manufacturière de l'Etat de New-Hampshire est très-développée; elle produit principalement des étoffes de coton et de laine, des fers, des fontes, etc. Les chantiers de construction fournissent des navires estimés. Les usines sont pour la plupart mises en mouvement par le Merrimack, le Cocheco et les autres rivières qui baignent les villes manufacturières. La pêche, en 1864, occupait 579 pêcheurs et produisait 39,238 quintaux de poissons séchés et fumés et 15,257 gallons d'huile. Le commerce du New-Hampshire n'est pas très-considérable. L'Etat ne possède qu'un port de quelque importance, Portsmouth. Dans ces dernières années, les exportations se sont élevées au chiffre de 69,468 dollars et les importations à 83,319 dollars. Les principaux articles exportés sont le bois de charpente, la laine, les bestiaux et le poisson salé.

L'Etat de New-Hampshire proclama son indépendance en 1792. Il est divisé en 8 comtés, a un gouverneur élu annuellement par le peuple, avec un traitement de 1,000 dollars, un conseil exécutif de 5 membres, un sénat de 12 membres et une chambre de 333 représentants élus pour un an. L'Etat envoie au Congrès américain 2 sénateurs et 3 députés. La justice y est rendue par une cour supérieure, une cour des plaids communs et une cour des preuves. Il forme le ressort d'une des cours de circuit des Etats-Unis.

**HAMPSICORA**, chef sarde, mort en 215 avant notre ère. Il appela les Carthaginois en Sardaigne, après la bataille de Cannes (216), et essaya, de concert avec eux, de chasser les Romains, qui s'étaient emparés de l'île; mais le préteur romain T. Manlius remporta une victoire complète sur Asdrubal et Hampsicora. Celui-ci se donna la mort en apprenant que son fils Hiostus avait péri pendant la bataille.

**HAMPSTEAD**, ville d'Angleterre, comté de Middlesex, à 6 kilom. N.-O. de Londres; 8,600 hab. Eaux minérales qui attirent pendant l'été beaucoup de baigneurs. Sites pittoresques aux environs. Sur le territoire de Hampstead se trouve un des cimetières de Londres.

**HAMPTON-COURT**, ville d'Angleterre, comté de Middlesex, à 19 kilom. S.-O. de Londres, sur la rive droite de la Tamise; 4,000 hab. Hampton-Court doit sa célébrité à son palais, magnifique résidence qui appartenait, dans l'origine, au cardinal Wolsey. Ce palais devint la propriété de Henri VIII et fut considérablement agrandi en 1694, sous la direction de l'architecte Christophe Wren. « L'édifice actuel, dit M. A. Esquiros, est formé de trois rectangles, dont deux au moins sont anciens. Les appartements de Wolsey ont été restaurés dernièrement et donnent bien une idée de la magnificence princière du cardinal et du ministre; il avait, dit-on, dans son palais, 280 lits pour les visiteurs. L'ensemble des bâtiments est disposé autour de trois cours; celle de l'O. a 51 mèt. de longueur sur 50 mèt. de largeur; celle du milieu, appelée cour de l'Horloge, 41 mèt. de côté. Les jardins et le parc sont très-étendus; les premiers contiennent une multitude de fleurs et représentent bien le style des anciens jardins anglais. » Parmi les objets qui attirent les curieux à Hampton-Court, il faut nommer le labyrinthe, la treille (*vine*), longue de 43 mèt. et composée d'un seul pied de vigne qui se développe dans une serre. Cette treille passe pour la plus remarquable de l'Europe. L'unique cep qui la compose fut planté en 1768; il a maintenant 110 pieds anglais de long, et sa tige, à 3 pieds au-dessus du sol, mesure encore près de 30 pouces de circonférence. Son fruit est tellement abondant, qu'en certaines années, on en a récolté plus de 2,500 grappes. Ce raisin est exclusivement réservé pour la table de la reine.

Quant aux *Cartons de Raphaël* que se vante de posséder Hampton-Court, ce sont d'inestimables trésors sur lesquels le *Magasin pittoresque* nous fournit les renseignements suivants. Ce fut d'après les ordres ou, si l'on veut, d'après les conseils de Léon X, que Raphaël, au milieu de sa gloire, et peu d'années avant sa mort, composa ces dessins. Quand ils furent achevés, on les envoya à Bruxelles pour y être exécutés en tapisserie, sous la direction de Bernard van Orlay, et moyennant un prix convenu de 70,000 couronnes (plus de 400,000 fr.). Il semblera étrange que, les tapisseries terminées, les dessins n'aient pas été rendus à Rome; mais déjà, à cette époque, Léon X et Raphaël n'existaient plus, et le nouveau pape, Adrien VI, n'avait pas hérité du goût pour les arts qui a immortalisé le pontificat de son prédécesseur. Les cartons restèrent donc à Bruxelles. Par une indifférence inexplicable, Van Orlay et Michel Coxin, qui avaient présidé à l'exécution des tapisseries, ne songèrent point à la conservation de ces originaux si précieux. Longtemps ils restèrent enfouis dans le mobilier de la manufacture; on assure même que quelques-uns furent exposés aux injures de l'air, au-dessus de la porte d'entrée. Dans la suite, Rubens eut honte de l'abandon dans lequel il les trouva; Charles Ier, à sa recommandation, en sauva plusieurs de la destruction qui les menaçait et les fit transporter à Londres. Lorsque la révolution d'Angleterre éclata, le musée royal fut vendu et dispersé; les cartons, qui n'étaient alors que très-peu appréciés par les amateurs anglais, allaient être mis à l'encan, peut-être à vil prix (on les estimait 300 livres sterling, 7,650 fr.); mais Cromwell montra plus de goût que ses contemporains et les fit acheter pour qu'ils fussent conservés comme propriété nationale. Le Protecteur mort, Charles II donna l'ordre qu'ils fussent copiés en tapisserie par un artiste nommé Cleen, directeur d'une manufacture que Jacques Ier avait créée. Là, comme à Bruxelles, ils demeurèrent enfouis pendant de longues années; ils y étaient entassés, sans la moindre précaution, dans une salle obscure, lorsque, d'après les ordres du roi Guillaume, on alla les chercher pour les transporter de nouveau à Londres, où ils furent placés dans la galerie de Hampton-Court, construite exprès pour les recevoir. Dans l'origine, les cartons étaient au nombre de vingt-cinq. En voici la liste : 1° *Prédication de saint Paul aux Athéniens;* 2° *Mort d'Ananie;* 3° *Elymas, le magicien, frappé d'aveuglement;* 4° le *Christ donnant les clefs à saint Pierre;* 5° le *Sacrifice de Lystra;* 6° les *Apôtres guérissant dans le temple;* 7° la *Pêche miraculeuse;* 8° la *Conversion de saint Paul;* 9° la *Nativité;* 10° l'*Adoration des mages;* 11° le *Dîner d'Emmaüs;* 12°, 13°, 14° le *Massacre des innocents;* 15° la *Présentation au temple;* 16° *Descente de Jésus-Christ dans les limbes;* 17° la *Résurrection;* 18° l'*Ascension;* 19° *Noli me tangere;* 20° *Descente du Saint-Esprit;* 21° *Lapidation de saint Etienne;* 22° le *Tremblement de terre;* 23° et 24° *Groupe d'enfants;* 25° la *Justice*. Ce sont les sept premiers sujets que représentent les cartons de la galerie de Hampton-Court. Les autres sont ou égarés ou détruits. On les trouve seulement reproduits dans les tapisseries de Rome.

M. Quatremère a écrit les lignes suivantes sur les cartons de Hampton-Court :

« Il est permis de supposer que, soit dans le choix de quelques sujets, soit dans la manière de les représenter, et dans l'emploi des accessoires qui pouvaient y entrer, Raphaël eut quelquefois en vue le genre de matière et de travail de l'art de la tapisserie. On sait que cet art se complaît aux détails et aux richesses des broderies, des ornements et du luxe de la décoration architecturale. Il semble que l'on aimerait à expliquer sous ce point de vue la composition toute particulière de saint Pierre et de saint Jean guérissant un boiteux sous un péristyle du temple. J'ai dit *composition particulière :* en effet, la scène se passe, à proprement parler, sous le portique, et tellement que, contre tout usage, ce sont les colonnes qui viennent en avant des personnages, de manière à couper la scène en autant de parties que d'entre-colonnements. C'est dans celui du milieu que se passe l'action principale; le reste se partage entre les autres espaces qui divisent les colonnes. Ce parti singulier de composition, qui semble faire de l'accessoire le principal, trouve peut-être son explication, surtout au point de vue de la tapisserie. Il n'en est, en effet, aucune qui frappe plus les yeux par l'effet de son travail. Cet effet est dû à l'étonnante richesse des colonnes torses cannelées et ornées de rinceaux dorés, dont le travail de la tapisserie a reproduit la richesse et l'éclat avec une étonnante vérité. Nous sommes porté à croire que Jules Romain eut une très-grande part dans le travail ou l'exécution de ce carton. On y observe plus d'une belle et noble figure, qui toutefois devient encore plus remarquable par le contraste des deux mendiants estropiés, dont l'effrayante vérité semblerait être le type idéal de toutes les difformités dont la nature peut affliger une créature humaine. »

Il y a quelques années, Hampton-Court était abandonné et presque ignoré. Quelques voyageurs s'y arrêtaient seuls à de rares intervalles. Ce château est devenu, dans ces derniers temps, comme le *Musée de Versailles*, un but ordinaire de promenade pour les habitants de Londres. Les dimanches et jours de fête, le village qui entoure ce palais suffit à peine à contenir la foule des visiteurs.

**HAMRÂNGE**, bourg et paroisse de Suède, district de Gefleborg, sur le golfe de Bothnie. Son territoire a été le théâtre de plusieurs batailles; les Russes le ravagèrent en 1721. On raconte aussi que, dans un endroit appelé *Morsbaesh* (ruisseau du meurtre), situé non loin de l'église, saint Etienne, premier missionnaire chrétien en Helsingie, au IXe siècle, fut mis à mort par les païens. En 1670, on jugea à Hamrânge un grand procès de sorcellerie, à la suite duquel 18 sorcières furent exécutées.

**HAMSFORT** (Corneille), historien danois, mort à Odensee en 1627. Il pratiqua la médecine dans cette ville. On a de lui une série des rois de Danemark, une chronologie danoise, etc., insérées dans les *Scriptores rerum Danicarum* et un traité *De rebus Holsatorum et vicinarum gentium libri IV*, dans le *Monumenta* de Westphalen.

**HAMSTER** s. m. (am-stèr; *h* asp.— mot allem.). Mamm. Genre de mammifères rongeurs : *En hiver, le* HAMSTER *se tient renfermé dans sa demeure.* (E. Desmarest.) *Les* HAMSTERS *manquent de vésicule biliaire.* (V. Meunier.)

— **Encycl.** Le *hamster* est caractérisé par la présence d'abajoues ou sacs extérieurs placés sur les côtés de la bouche et creusés dans les joues. Sa tête est grosse; ses yeux assez petits; ses oreilles ovales ou rondes. Il a seize dents, dont deux incisives et six molaires à chaque mâchoire. Les incisives sont unies; les molaires ont des tubercules mousses à la couronne. Les pieds de devant ont quatre doigts et un tubercule à la place du pouce. Les pieds de derrière ont cinq doigts et des ongles assez forts. Ce groupe encore peu connu présente, en outre, comme particularité remarquable, la division de l'estomac en deux poches. Les aliments se rendent d'abord dans la poche gauche, et, pendant ce temps, la droite reste contractée. Réciproquement, quand cette dernière est distendue par le chyme, l'autre reste vide et se contracte à son tour. Cette division de l'estomac se retrouve chez les campagnols et quelques autres rongeurs; ce qui est particulier au *hamster*, c'est le plissement des parois intérieures des poches, dont les bords sont comme frangés. Quant aux abajoues, elles sont placées de chaque côté de la mâchoire inférieure, communiquent avec la bouche et s'étendent en quelque sorte jusqu'à l'épaule. Elles sont placées sous les téguments et fermées par une membrane musculeuse très-mince, qui est plissée lorsque la bouche est vide. Le *hamster* est encore plus robuste que le rat. Il se creuse des terriers profonds. Il se nourrit de racines et surtout de grains. C'est un terrible emmagasineur de céréales, qu'il transporte au moyen de ses abajoues énormes dans les profondes retraites qu'il s'est creusées. On ne le trouve guère en France, ni dans les contrées occidentales et méridionales de l'Europe, car il passe rarement le Rhin et les Alpes. En revanche, il infeste l'Allemagne et la Russie, où il cause chaque année des dégâts incalculables. La vente de sa fourrure, qui, quoique grossière, a quelque prix, est loin d'être une compensation. Cet animal ne s'approche jamais des habitations, mais il ne s'éloigne pas des champs cultivés. La plupart des espèces de ce genre sont encore peu connues : les seules que l'on ait quelque peu étudiées appartiennent à l'Europe et à l'Asie. Nous en décrirons deux seulement : l'espèce typique, ou *hamster* commun, et le *hamster* voyageur.

Le *hamster* commun a les yeux saillants, les oreilles grandes et presque sans poils. Le dessus de la tête, du cou et du dos, la croupe et les côtés du corps sont d'un fauve roussâtre, mêlé de gris. Le dessous des yeux, la région temporale, les côtés du cou, le bas du corps, la face externe des cuisses et des jambes, le bas de la croupe et les fesses sont d'une couleur rousse assez prononcée. Le bout du museau, les joues, les pieds et une partie de la poitrine sont presque blancs. Les côtés de la partie antérieure du corps sont marqués de trois grandes taches d'un blanc jaunâtre. Le dessous du cou et de la gorge, la poitrine, le ventre, la face interne des avant-bras et des cuisses sont entièrement noirs. La queue, garnie de poils roussâtres à son origine, est nue dans la plus grande partie de sa longueur. Le nombril, également nu, a dans son milieu un creux velu, qui renferme une substance grasse. La longueur moyenne, depuis le bout du museau jusqu'à la naissance de la queue, est de 0m,24. Les mâles sont un peu plus grands que les femelles. Il y a une variété entièrement noire, avec quelques poils aux extrémités. On a trouvé en France quelques débris fossiles qui se rapportent à cette espèce. Le *hamster* commun habite le centre et le nord, tant de l'Europe que de l'Asie. On le rencontre communément dans la Tartarie, la Sibérie, la Russie, les différentes parties de l'Allemagne, et même en France, dans l'Alsace. Il vit de toutes sortes de substances végétales, mais principalement de grains; au besoin, il se jette sur les insectes. Il mange à la manière des écureuils, assis sur ses pattes de derrière et tenant sa proie entre les pattes de devant. Ses terriers sont réellement merveilleux et témoignent d'un notable amour du confort. Ils consistent en plusieurs chambres dont la principale, bien capitonnée de paille, sert d'habitation; dans les autres sont entassées des provisions dont le poids s'élève parfois à plus de 50 kilogrammes. La construction tout entière est souvent située à un mètre de profondeur. Elle communique au dehors par deux galeries : l'une, oblique, est le chemin ordinaire; l'autre, perpendiculaire, sert de passage en cas d'alerte. A l'entrée de l'hiver, le *hamster* s'enferme dans sa demeure, dont il bouche soigneusement les issues. Il vit en vrai sybarite, amassant beaucoup de graisse et faisant chère lie; heureux quand les habitants affamés, qui n'ont pas eu sa prévoyance, ne viennent pas le troubler dans son eldorado souterrain, ce qui arrive quelquefois, malgré les précautions qu'il prend pour en dissimuler les abords. On a dit qu'il restait engourdi pendant l'hiver; cela lui arrive en effet, pendant les froids rigoureux, mais son sommeil n'est jamais très-profond ni de longue durée. Outre les substances végétales qui font leur nourriture ordinaire, les *hamsters* mangent aussi de petits mammifères, des oiseaux, des insectes. En cas de disette, ils se dévorent entre eux. Dans cette circonstance, les femelles sont, dit-on, sacrifiées les premières; nous ne savons si cette accusation de lèse-galanterie est fondée, mais, par le fait, la population féminine s'éloigne des mâles aussitôt que le temps des amours est passé. Les femelles vivent à part; elles ont leurs habitations séparées et pourvues d'un plus grand nombre d'issues que celles des mâles. Elles mettent bas, assure-t-on, trois ou quatre fois par an, ce qui n'a en effet rien d'étonnant chez une espèce si bien approvisionnée. La durée de la gestation paraît être d'environ cinq semaines. A la première portée, les petits ne sont guère plus de trois ou quatre; mais, dans la suite, le nombre va facilement jusqu'à dix. Ces petits sont chassés par la mère aussitôt qu'ils peuvent se suffire, c'est-à-dire au bout d'environ quatre semaines. Cette multiplication prodigieuse, la force et l'instinct rapace de l'espèce en font un véritable fléau dans les lieux qu'elle envahit; c'est quelque chose comme une onzième plaie d'Egypte. Aussi les populations usent-elles de tous les moyens en leur pouvoir pour arriver à détruire ces terribles rongeurs. Les cultivateurs recherchent leurs terriers, qu'ils reconnaissent à un monceau de terre rassemblée à l'ouverture d'un conduit oblique. Ils s'emparent des provisions, vendent la peau et quelquefois mangent la chair, bien qu'elle soit, paraît-il, de médiocre qualité. En été, on a quelquefois recours au poison, notamment à l'arsenic; mais ce procédé dangereux doit être réprouvé. D'ailleurs, l'homme n'est pas le seul ennemi des *hamsters*: si leur chair nous semble peu appétissante, elle est fort du goût des chats, des putois, des fouines, des belettes, des renards, des chiens et des oiseaux de proie. Ce rongeur est d'une force peu commune et d'un courage merveilleux. Il se défend avec fureur et fait à ses adversaires de cruelles blessures. Aussi, malgré tous ses ennemis, il se maintient et même se multiplie au point de devenir un danger public. Ainsi, l'on raconte qu'à une certaine époque environ 80,000 de ces animaux, pris aux environs de Gotha, furent présentés à la municipalité de cette ville. Des auteurs qui passent pour sérieux font, à propos du *hamster*, une foule de récits qu'il faut reléguer parmi les fables. Ainsi, l'on prétend que sa chair desséchée et réduite en poudre fait périr les chevaux, après leur avoir communiqué un embonpoint factice.



Le *hamster* voyageur, que l'on trouve dans la Sibérie, près de Jaïk, et dans la Russie septentrionale, est plus petit d'un tiers que le précédent. Ses mœurs sont à peu près celles de l'espèce précédente, sauf qu'à certaines années, sous l'influence de circonstances encore inconnues, il quitte le canton qu'il habitait et entreprend de grandes migrations. Dans ces occasions, tous les individus de l'espèce se rassemblent des points les plus éloignés de la contrée, et, à un même moment, ils partent en masse dans une direction donnée. Leur armée est quelquefois si nombreuse que la terre, à plusieurs lieues à la ronde, est comme couverte d'un noir manteau. Il est heureux alors que cette espèce n'ait pas les mœurs guerrières de la précédente, car autrement qui lui résisterait? Les *hamsters* ainsi réunis semblent tous obéir à un commandement mystérieux, à une force qui les domine au point de leur faire oublier l'instinct de la conservation. Ils suivent la ligne droite, sans s'inquiéter des obstacles. Leurs ennemis acharnés, les renards, les suivent à petites journées, se dédommageant par de longs festins de mainte abstinence forcée; qu'importe! le noir torrent suit son cours. Une montagne, un cours d'eau se rencontrent : bagatelle! Ils les franchissent. Combien des leurs jonchent la route? Ils ne paraissent pas s'en inquiéter. Enfin, les voilà arrivés; ils n'ont reculé devant rien, sinon devant l'impossible. Maintenant la vie ordinaire recommence. Plus tard les petits enfants de nos intrépides voyageurs iront de la même manière revoir les lieux qui furent la patrie de leurs ancêtres. Voilà ce que racontent les voyageurs, et leurs témoignages sont tels qu'ils ne peuvent pas être mis en doute. Le *hamster* voyageur a le museau gros et obtus, les incisives très-petites et jaunâtres, de fines et longues moustaches, des oreilles nues, arrondies, légèrement échancrées au bord externe. Leur corps, robuste et trapu, se termine par une queue cylindrique, peu fournie de poils. Le pelage est d'un gris cendré en dessus et d'un blanc assez pur en dessous. Le museau, le tour des narines et l'extrémité des membres sont également blancs.

**HAMULAIRE** s. f. (a-mu-lè-re — du lat. *hamulus*, petit hameçon). Helminth. Genre de vers intestinaux, de l'ordre des mématoïdes.

**HAMULEUX, EUSE** adj. (a-mu-leu, eu-ze — du lat. *hamulus*, petit crochet). Bot. Qui est garni de petits poils crochus.

**HAMZA** s. m. (amm-za ou èmm-zé, à la turque; *h* asp. — mot ar. qui signif. *piqûre*). Philol. Signe dont on marque en arabe l'*élif*, ainsi que le *ia* et le *waw*, quand ils tiennent la place de l'élif.

— **Encycl.** Le *hamza* se traduit dans la prononciation par un léger hiatus guttural. Il se place au-dessus, au-dessous ou à côté de l'élif. On a remarqué justement que le *hamza* affectait dans sa forme matérielle une grande ressemblance avec le *aïn*, cette consonne essentiellement sémitique, dont il reproduit à un degré moindre l'intonation gutturale. Dans les manuscrits koufiques, le *hamza* est souvent figuré par un petit trait horizontal de couleur verte. Les Persans, et, à leur instar, les Turcs, surmontent du *hamza* la lettre *hé* (h) lorsqu'elle doit, dans certaines formes grammaticales, être suivie du son *i* (izafet, *yè* d'unité, seconde personne du singulier, etc.), comme dans : *khanè-i-dost*, la maison de l'ami; *tchechmè-i*, une source, *dadè-i*, tu as donné, etc.

**HAMZAH**, prophète du calife Hakem ou Alhakem Biambillah, qui se rendit célèbre au Xe siècle de notre ère par sa cruauté, et dont les Druses ont fait une divinité dont ils attendent le retour. D'après les traditions admises par les Druses, cet Hamzah, qui est descendu sept fois sur la terre, est le vrai messie, le fondateur de la vérité, l'iman de tous les siècles, la cause des causes et le plus grand de tous les prophètes. « C'est après lui, dit Noël, qu'ont été créées les âmes qui animent et vivifient tous les mondes; elles ont été formées de la lumière céleste et limitées à un nombre fixe. »

**HAMZAH ISTAHANI**, historien arabe, né à Ispahan dans le Xe siècle de notre ère. Il passa une partie de sa vie à Bagdad et composa une chronique qui traite des anciens Egyptiens, des Israélites, des Grecs, des Romains, de la Perse et de l'Arabie anté-islamique, etc., et qu'il acheva en 961. Cette chronique renferme des synchronismes précieux pour faire la lumière dans la chronologie orientale. Gottwaldt a publié : *Hamzæ Ispahanensis annalium libri X* (Leipzig, 1844-1848, 2 vol., texte et trad. latine).

**HAMZÉ, ÉE** adj. (amm-zé; *h* asp. — rad. *hamza*). Philol. Qui est marqué d'un hamza : *Elif* HAMZÉ.

**HAN** s. m. (an; *h* asp. — mot ar.). Sorte de caravansérail.

**HAN**, ville de Cochinchine. V. TOURON.

**HAN**, roi du Thibet qui se rendit célèbre, à une époque incertaine, par sa bonté, sa justice et sa sainteté. Il est adoré comme un dieu, et les lamas font leurs prières devant sa statue en roulant un instrument cylindrique.

**HAN** (Hélène), femme de lettres russe connue sous le pseudonyme d'**Helena R-weij**, née en 1815, morte en 1842. Bien que morte à la fleur de l'âge, elle a écrit un assez grand nombre de romans et de nouvelles, qui ont été recueillis en 4 volumes (Saint-Pétersbourg, 1843). Les plus remarquables ont pour titre : *Utballa, Djella-ed-Din*, le *Médaillon*, le *Jugement du monde*, *Téofanie Abbijadzio*, le *Jugement de Dieu*, le *Talent inutile* et la *Bien-aimée*. Les qualités caractéristiques de ses écrits sont le naturel, l'originalité, ainsi que la pureté et la vigueur du style.

**Han d'Islande**, roman de Victor Hugo (1823, 4 vol. in-12). Premier essai du grand poëte et bien inférieur à ce qu'il a fait plus tard, ce roman révélait une imagination aussi puissante que désordonnée et un écrivain auquel il manquait peu de chose pour être un maître. Des études historiques consciencieuses, des paysages d'une nouveauté saisissante et d'une grande vérité, une suave peinture de l'amour chaste et idéal, sont malheureusement noyés dans une monstrueuse accumulation d'horreurs. Le laid et le difforme écrasent et étouffent le beau, au lieu de lui servir d'ombre, comme dans les œuvres mieux équilibrées du maître. « J'avais, dit V. Hugo, une âme pleine d'amour, de douleur et de jeunesse, je n'osais en confier les secrets à aucune créature vivante; je choisis un confident muet, le papier. Je savais, de plus, que cet ouvrage pourrait me rapporter quelque chose; mais cette considération n'était que secondaire quand j'entrepris mon livre. Je cherchais à déposer quelque part les agitations de mon cœur neuf et brûlant, l'amertume de mes regrets, l'incertitude de mes espérances. Je voulais peindre une jeune fille qui réalisât l'idéal de toutes les imaginations fraîches et poétiques, afin de me consoler tristement en traçant l'image de celle que j'avais perdue et qui ne m'apparaissait plus que dans un avenir très-lointain. Je voulais placer près de cette jeune fille un jeune homme, non tel que je suis, mais tel que je voudrais être... Je passai beaucoup de temps à amasser pour ce roman des matériaux historiques et géographiques, et plus de temps encore à en mûrir la conception, à en disposer les masses, à en combiner les détails... »

Malgré tout cela, *Han d'Islande* est resté une œuvre assez faible, dont les meilleurs endroits rappellent trop directement la manière de Walter Scott. L'action roule tout entière sur la recherche, tentée par le jeune capitaine Ordener, de papiers qui doivent sauver la vie du chancelier Schumaker, père d'Estel, sa fiancée, et le nœud de la situation est une conspiration de mineurs dans laquelle le vieillard est faussement impliqué. Ordener suit la trace des fameux papiers, voyage avec eux sans le savoir, car ils sont dans la besace d'un pauvre diable qu'il rencontre par hasard et avec lequel il fait chemin, s'abrite chez le bourreau, ce qui donne lieu à l'une de ces peintures qu'affectionna toujours l'auteur, tombe parmi les mineurs conjurés, etc. Le personnage qui domine tous les autres, c'est le légendaire Han d'Islande, l'horrible monstre, qui ne boit que de l'eau de mer et du sang, dans le crâne de son fils, et remplit de terreur toute la contrée. Finalement, c'est à lui que Ordener vient disputer les papiers en question, et il tuerait le monstre, si celui-ci n'était sauvé par un ours. « *Han d'Islande*, a dit M. Jules Janin, est un féroce et formidable roman tout rempli de sang et de meurtres. Le héros principal mange des hommes tout crus, il hennit comme un lion, il est absurde. Mais pourtant, au milieu de ces difformités, le lecteur attentif peut remarquer d'énergiques peintures chaudement accusées et colorées, des portraits dessinés de main de maître, une ou deux scènes de terreur et de désolation. »

**HAN-SUR-LESSE**, village et commune de Belgique, prov. et à 64 kilom. S.-S.-E. de Namur, à 25 kilom. de Dinant, sur la Lesse. Sur le territoire de cette commune se trouve une magnifique excavation naturelle, désignée sous le nom de *Grotte de Han*. Cette grotte semble avoir été percée dans l'énorme rocher, dit le *Rocher de Han*, par la petite rivière de Lesse, un affluent de la Meuse, qui contournait primitivement ce rocher et qui a fini par s'ouvrir un passage au travers. La grotte de Han, connue depuis fort longtemps déjà, a été décrite par un grand nombre d'auteurs qui n'ont pas toujours su se garder des exagérations les plus grotesques. L'entrée de la grotte s'ouvre dans un joli parc appartenant au propriétaire même de la grotte, qui spécule sur la curiosité des visiteurs. La grotte, dans laquelle la Lesse se précipite avec fracas, est d'une profondeur immense; elle se compose d'un grand nombre de salles, dont quelques-unes sont d'une élévation extraordinaire. Presque partout le chemin que l'on suit tourne autour de mille rochers, de mille blocs énormes de pierres entassées pêle-mêle et formant un chaos épouvantable. La grotte est riche en stalactites et stalagmites, dans lesquelles on a cru retrouver la représentation de colonnades, de cascades, de draperies, etc., et qui ont fait donner les noms les plus bizarres parfois à quelques-unes de ces salles. Nous citerons, entre autres, la salle des scarabées, celles des renards, de la grenouille, de la bûche, des trophées, des mamelons, de la cascade, de l'abîme, le boudoir de Proserpine, la salle du dôme, celle des draperies, le passage du diable, etc. Il existe aussi dans cette belle grotte des précipices très-profonds qui ont la forme d'une fissure ou d'une brisure, large quelquefois d'un pas. Le trou du Han, par lequel on sort de la grotte, est une des curiosités les plus remarquables qu'on puisse voir : il a la forme d'un vaste entonnoir qui sert d'ouverture au gouffre. Quand on arrive à cette sortie de la grotte, au bout d'une heure que dure une visite consciencieuse, on jouit d'un spectacle admirable à mesure que l'on avance et qu'on aperçoit peu à peu le soleil éclairer les parois déchirées de la grotte. Les émotions que l'on ressent, dit un explorateur, en se retrouvant au jour après ce long voyage souterrain, sont vraiment indescriptibles, et l'avis de tous les voyageurs qui ont visité cette grotte est que, ne fût-ce que pour jouir de cette dernière impression, il n'y a pas de fatigues et même de dangers qui ne paraissent payés et au delà.

**HANAGAVENSIS COMITATUS**, nom latin du HAINAUT.

**HANAKALAL** s. m. (a-na-ka-lal; *h* asp.). Linguist. Langue parlée par les Hanakalals, petite nation qui paraît demeurer à l'extrémité boréale de l'Amérique espagnole.

**HANAKS**, peuplade slave, établie sur les bords des rivières Hana, Morawa et Betschwa, dans l'ancien duché de Moravie, au centre d'une contrée excessivement riche et fertile. Les Hanaks se distinguent des autres habitants de la Moravie par leurs mœurs patriarcales, par leur caractère affable, et surtout par leur langue, qui diffère de celle des autres Moraves en ce qu'ils intercalent ordinairement les lettres *e* et *o* au milieu des autres voyelles. Les Hanaks ont aussi un costume particulier : leurs longues culottes rouges font un contraste frappant avec leurs courtes vestes bleues. Après l'agriculture, leur principale occupation est la fabrication de la toile, qu'ils exportent en grandes quantités hors de la Moravie. Ils sont fortement attachés à leur pays et ne le quittent jamais. Ils portent différents noms, selon les régions qu'ils habitent; c'est ainsi que, dans les environs d'Heleschow, on les appelle *Blatniaks*, de la rivière Blatna; près de Przerowa, *Zabetschwaks*, c'est-à-dire habitants au delà de la rivière Betschwa, etc.

**HANAP** s. m. (a-nap; *h* asp. — du germanique : ancien haut allemand *knapf*, vase à boire, coupe, gobelet, tasse, écuelle; anglo-saxon *hnœp, hnœpe;* ancien allemand *naph;* suédois *napp;* allemand moderne *napf*. L'arabe offrirait une étymologie, *hânab*, coupe; mais ce mot arabe, ainsi que le remarque M. Littré, ne pourrait être venu que par les croisades; or *hanap* se trouve dans les gloses de Cassel, qui sont antérieures aux croisades. On trouve dans l'ancien français *hanap, henap* et *hanas*). Grande coupe à boire : *Remplir le* HANAP. *Vider le* HANAP.

Ces gens ont des *hanaps* trop grands;
Notre nectar veut d'autres verres.
LA FONTAINE.

— Féod. *Droit de hanap*, Droit d'un hanap plein d'oublies.

**HANAPES** (Nicolas DE), théologien et patriarche de Jérusalem, né vers 1240, mort le 18 mai 1291. Il est connu, comme théologien, par un recueil d'*Exemples* tirés de l'Evangile, et, comme patriarche de Jérusalem, par sa coopération à la défense de Saint-Jean d'Acre, en 1291, dernier épisode des croisades, où il trouva la mort. Nicolas de Hanapes, né dans le village dont il porte le nom, au diocèse de Reims, et que les historiens ecclésiastiques ont écrit de diverses façons, Anapes, Hanaps, etc., fit ses études théologiques au couvent de Saint-Jacques à Paris, prit l'habit de dominicain, et, bientôt distingué par ses supérieurs, fut appelé à Rome par le pape Nicolas III ou Martin IV, qui lui conféra le titre de pénitencier. C'est de là qu'il partit occuper le poste de patriarche de Jérusalem, position peu enviée et qui était plutôt celle d'un soldat que celle d'un apôtre (1288). Il reçut le *pallium* des mains de Nicolas IV, et en même temps le titre d'évêque de Saint-Jean d'Acre et de légat en Syrie. Saint-Jean d'Acre, étant presque la seule forteresse qui restât aux chrétiens, les autres titres n'étaient guère qu'honorifiques. Tripoli fut emportée d'assaut l'année qui suivit la nomination de Nicolas de Hanapes, et, en 1291, les restes des armées chrétiennes, sous les ordres du grand maître des templiers, du maréchal des hospitaliers et du patriarche de Jérusalem, étaient assiégés dans Saint-Jean d'Acre par le sultan Khalil-el-Aschraf. On résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, après avoir fait partir pour Chypre les femmes et les enfants. Un historien anonyme du siége nous a conservé les discours tenus en cette occasion par le patriarche; ils sont austères et dignes, pleins d'une résignation toute chrétienne, car on ne pouvait guère s'abuser sur l'avenir. « Quoique nous soyons désormais en proie à la cruauté de ce peuple (les Sarrasins), dit-il à ses compagnons d'armes, il n'en est pas moins convenable de voir ce qu'il faut faire. Il est pour nous plus clair que le jour que si nous tombons entre les mains des infidèles, ou par les chances des combats ou par quelque traité, nous n'éprouverons d'eux aucune merci, maintenant surtout qu'ils ne trouvent plus ici les richesses qu'ils convoitaient, ni les femmes et les filles que se promettait leur brutalité. Il vaut donc beaucoup mieux leur vendre notre vie en combattant que de nous soumettre à leur volonté, puisque nous n'avons ni ressource ni asile pour échapper de leurs mains! » En effet, la ville était ouverte du côté de la mer, mais il ne restait que quelques chaloupes, et le dernier pan de mur allait céder aux efforts des assiégeants. Le maître des Templiers et le maréchal des Hospitaliers périrent les armes à la main; le patriarche, entraîné vers une des deux chaloupes où s'entassaient les fuyards, donna ordre d'y recevoir tous ceux qui aborderaient; les chaloupes chavirèrent, tout le monde périt, à l'exception, dit-on, du clerc qui portait la croix (18 mai 1291).

Le *Livre des exemples* de Nicolas de Hanapes, *Virtutum vitiorumque exempla, ex universæ divinæ scripturæ promptuario desumpta*, devint assez populaire pour qu'on l'appelât la *Bible des pauvres*. C'est un résumé substantiel des principaux faits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les nombreuses copies manuscrites de ce livre qui subsistent encore aujourd'hui attestent combien il était répandu au XIIIe et au XIVe siècle; dans la première édition imprimée qui en fut faite en 1477, il est placé sous le nom de saint Bonaventure.

**HANAPIER** s. m. (a-na-pié; *h* asp. — rad. *hanap*). Etui d'un hanap.

— Armur. Pièce de l'armure qui, au moyen âge, servait à couvrir la poitrine, et qu'on appelait aussi PLASTRON. ‖ On écrivait également HANEPIER.

**HANAU**, ville de Prusse, prov. de Hesse, cercle et à 22 kilom. E. de Francfort-sur-le-Mein, naguère ch.-l. de la prov. de son nom, dans l'ex-duché de Hesse-Cassel; 17,000 hab., dont 800 catholiques et 600 juifs; le reste de la population professe la religion réformée. Cour d'appel; gymnase; diverses écoles et hôpitaux; bibliothèque publique; musée des beaux-arts. Hanau est la ville manufacturière la plus importante de la province de Hesse. Elle doit à des réfugiés français quelques-unes des principales branches de son industrie florissante. La fabrication en gros de l'orfévrerie et de la bijouterie vraie ou fausse y a acquis une haute importance. On y remarque aussi des fabriques considérables de lainages, de soieries, de velours, de tapis, de bonneterie et de chapeaux, de cuir, de ganterie, de porcelaine, de tabac, de pianos et d'autres instruments de musique et des filatures de laine. Le commerce des bois, des vins et des fruits de la Franconie est assez important.

Hanau est, après Cassel, la ville la plus importante de la province de Hesse. On y remarque : l'ancien château des comtes, qui renferme aujourd'hui les collections de la Société Wetteraunienne pour l'histoire naturelle; l'église luthérienne et l'église catholique; plusieurs établissements de bienfaisance, et la belle place du Marché, à laquelle aboutissent quatorze rues.

Les diverses antiquités romaines qui ont été découvertes à Hanau prouvent que cette ville s'est élevée sur l'emplacement d'une colonie romaine. La ville neuve fut construite à la fin du XVIe siècle, par des protestants exilés des Pays-Bas. Les impériaux tentèrent vainement de s'en emparer pendant la guerre de Trente ans. Napoléon y défit, en 1813, les Autrichiens et les Bavarois, qui avaient essayé de lui barrer le passage après le désastre de Leipzig. Hanau a vu naître J. et G. Grimm. ‖ L'ancienne province de Hanau comprenait le territoire de la seigneurie du même nom, qui fut érigée en comté, en 1429, par l'empereur Sigismond. En 1451, ce comté se partagea en deux branches : l'une de Hanau-Lichtenberg, l'autre de Hanau-Munzenberg, qui s'éteignit en 1642, laissant ses domaines aux Hanau-Lichtenberg. Ceux-ci, menacés alors (c'était pendant la guerre de Trente ans), demandèrent secours aux princes de Hesse-Cassel, et leur donnèrent en échange la succession éventuelle de leur comté en cas d'extinction, ce qui se réalisa en 1736. La Hesse-Cassel et la Hesse-Darmstadt se partagèrent d'abord ses domaines, qui furent ensuite possédés tout entiers par la Hesse-Cassel. En 1803, le comté avait été érigé en principauté; en 1809, les Français, s'en étant emparés, la réunirent au grand-duché de Francfort. Elle appartint à la Hesse-Cassel depuis 1813 jusqu'en 1866, époque à laquelle la Prusse s'est emparée de tous les domaines des princes de Hesse-Cassel.

**Hanau** (BATAILLE DE), gagnée par Napoléon sur l'armée austro-bavaroise, en octobre 1813. Après la désastreuse bataille de Leipzig, Napoléon dut opérer une rapide retraite à travers l'Allemagne, pour ne pas exposer l'armée française à une destruction complète, car les alliés s'étaient lancés à sa poursuite avec une ardeur implacable. Le 21 octobre au soir, l'armée française arriva à Weissenfels et franchit la Saale; puis elle défila sur Erfurt. Ce dut être un poignant souvenir pour Napoléon, rentrant en fugitif dans cette ville, que celui de la grandeur et de l'éclat qu'il y avait déployés quelques années auparavant, au milieu d'une foule de rois et de princes empressés autour de lui. L'empereur, après avoir donné trois jours de répit à son armée écrasée de fatigue, se remit en mar-